

Pour une spiritualité de l'action solidaire

Lise Baroni Dansereau et Yvonne Bergeron

Numéro 754, janvier–février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baroni Dansereau, L. & Bergeron, Y. (2012). Pour une spiritualité de l'action solidaire. *Relations*, (754), 32–34.

Pour une spiritualité de l'action solidaire

À partir de l'ouvrage collectif *L'utopie de la solidarité au Québec. Contribution de la mouvance sociale chrétienne* (Éd. Paulines, 2011), s'esquisse une spiritualité à même de nourrir ceux et celles qui sont engagés aux côtés des laissés-pour-compte.

LISE BARONI DANSEREAU ET YVONNE BERGERON¹

Les auteures, théologiennes, sont engagées respectivement auprès des détenus à la prison-hôpital de Percé et des groupes communautaires de Sherbrooke

Pour nous, militantes et militants chrétiens des années 1970-1980, spiritualité et engagement social se conjuguait pas ensemble. La spiritualité était perçue comme subjective, intimiste et confortable, et l'engagement social comme objectif, altruiste, combatif. Nous les renvoyions allègrement dos à dos. Mais au cours de la dernière décennie, l'essoufflement de la militance, d'un côté, et des quêtes de sens tout à fait inédites, de l'autre, ont provoqué un certain nombre de questions troublantes. Se pourrait-il que la difficile bataille pour un autre monde et la paix du cœur et de l'âme puissent être recherchées conjointement? Serait-il possible de mener des luttes pour un monde différent et, en même temps, de cultiver une harmonie intérieure profonde? Une médiation spirituelle significative serait-elle apte à servir une courageuse colère, l'indignation et la rage ressenties face à un ordre social injuste?

Si nous savons *pourquoi* nous agissons, nous naviguons en eaux troubles lorsqu'il s'agit de dire *au nom de qui* nous réclamons une société plus humaine. Pourtant, cet *au nom de qui* ne cherche-t-il pas *un au-delà de nous* assez rassembleur pour nous aider à combattre le rouleau compresseur de l'idéologie néolibérale mortifère qui envahit et mobilise nos esprits?

Plusieurs parmi nous trouvaient dans la théologie et la spiritualité de la libération latino-américaines une interprétation signifiante pour nos engagements. Nous n'avons cependant pas réussi à les adapter à notre réalité québécoise, malgré d'importantes complicités. Mais il se pourrait bien qu'une telle connivence nous conduise à découvrir la spiritualité qui habite nos propres pratiques. C'est d'ailleurs le goût de vérifier cette intuition qui a suscité, chez nos collègues Michel Beaudin, Céline Beaulieu, Guy Côté et nous, la décision de poursuivre la recherche. Cette quête a donné naissance à l'ouvrage collectif *L'utopie de la solidarité au Québec. Contribution de la mouvance sociale chrétienne*.

MONTÉE D'UNE EFFERVESCENCE SPIRITUELLE

Le premier chapitre du volume, «La force d'une citoyenneté ouverte sur le monde», parle abondamment de 9000

groupes et organismes communautaires québécois. La seule mention de ces multiples groupes et actions de solidarité s'avère inspirante. Cependant, une analyse plus serrée révèle le côté ombrageux d'un contexte social et ecclésial en état de crise. Des plaintes persistantes, des mouvements de colère, des implorations de toutes sortes montent des multiples pratiques de solidarité. Plus que jamais, le Québec s'alarme, crie et réclame. Symptômes éloquentes de la souffrance et du mal faits aux personnes, aux collectivités et à la nature elle-même.

Bien sûr, chez les groupes chrétiens qui tentent de ramer à contre-courant, nous avons aussi trouvé une foi impressionnante, des refus acharnés, une profonde indignation et un entêtement à durer. Mais ils souffrent aussi des situations déshumanisantes dont ils sont témoins (maladie, chômage, appauvrissement, exclusion, etc.) et des appels de sens qu'ils entendent. Pas étonnant que ces échos de détresse, reçus en plein ventre, provoquent chez plusieurs une sorte de désarroi qui cherche désespérément un Dieu capable de «répondre» à tant d'attentes. Comment ne pas y discerner une foi véritable évoluant entre espoir et désespoir, une quête spirituelle quasi désespérée?

Quelles difficultés à nommer le nom du Dieu qui «habite» nos pratiques, nos acharnements à croire, nos espérances essoufflées, notre rêve d'un monde différent! Si nous savons *pourquoi* nous agissons, nous naviguons en eaux troubles lorsqu'il s'agit de dire *au nom de qui* nous réclamons une société plus humaine. Pourtant, cet *au nom de qui* ne cherche-t-il pas *un au-delà de nous* assez rassembleur pour nous aider à combattre le rouleau compresseur de l'idéologie néolibérale mortifère qui envahit et mobilise nos esprits? Bref, sur la voie d'une spiritualité de l'action solidaire, il reste un long chemin à tracer, mais des brèches sont ouvertes. Assez pour nous amener à conclure les résultats de notre recherche par l'affirmation suivante: «Nous avons réalisé qu'il existe bel et bien, au Québec, à travers des réussites et des échecs, des grandeurs et des petitesse, une spiritualité de la solidarité incapable de supporter qu'un seul être humain puisse se retrouver isolé, appauvri, collé au sol, violenté...»

QUELQUES FONDEMENTS

Comme le rappelle Jean-Claude Guillebaud, la foi est toujours un «pont jeté sur l'abîme du monde». Il est donc essentiel qu'un lien solide – une solidarité – existe entre le doute qui se souvient de l'abîme et le croire qui recouvre le précipice (voir *La force de conviction*, Paris, Seuil, p. 261). C'est ce type de foi qui anime l'action des chrétiennes et des chrétiens engagés socialement. À cette conscience ver-

1. Ce texte est une version abrégée des communications que les auteures ont faites aux Soirées Relations tenues à Montréal, le 7 novembre 2011 et à Trois-Rivières, le 16 novembre 2011.

tigineuse de l'abîme, ils opposent une utopie active – un non-lieu immédiat, certes, mais surtout une tension perpétuelle à maintenir, une visée à poursuivre par la construction ici et maintenant d'une solidarité humaine, à l'échelle du monde comme à l'échelle de la rue.

Cette énergie spirituelle prend sa source dans des fondements non négociables pour ceux et celles qui y jouent leur vie et leur foi. En voici trois qui, selon nous, émergent de l'action et de l'expression de foi des groupes chrétiens.

L'option claire en faveur des laissés-pour-compte. Nous avons vu comment l'interrogation sur Dieu des militantes et des militants chrétiens est indissociable du scandale et de l'indignation qu'ils éprouvent devant la récurrence continuelle de blessés et de blessures causés par le système économique en place – sorte de dieu avilissant, au service duquel la démesure perpétue des péchés d'ordre structurel. Ce sont bien sûr les plus vulnérables qui en subissent les conséquences les plus graves. C'est ce constat qui provoque les mille et un gestes de solidarité qui s'échinent à reticoter les mailles du tissu social déchiré. Il y a là un acharnement, une persistance qui s'apparente à une énergie divine ressourçant continuellement l'espérance, au cœur des luttes, aux côtés des appauvris.

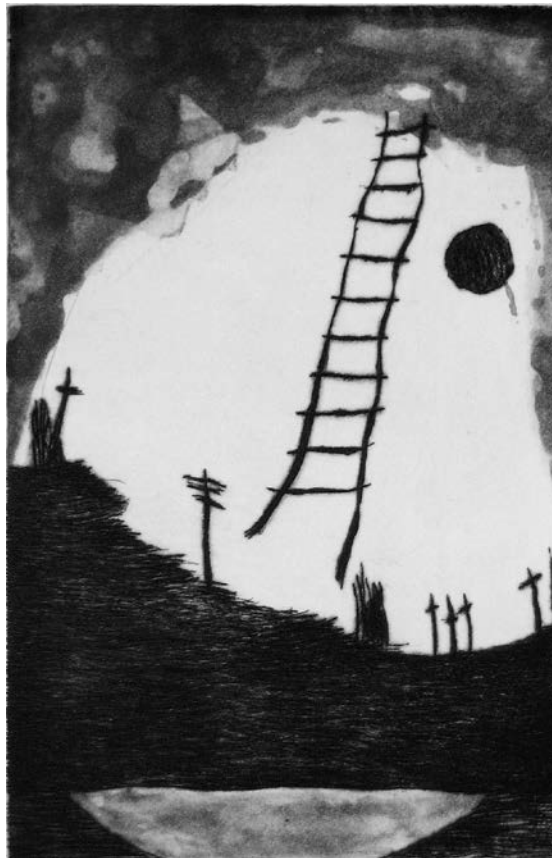
La représentation de Dieu comme relation. Cette option pour et avec les personnes appauvries est d'autant plus importante qu'elle enracine les croyants dans la pratique de Jésus. Cela ouvre la voie à une représentation de Dieu qui, bien qu'encore nébuleuse, nous paraît être le fondement ultime de cette spiritualité de l'action. Jeter un pont de solidarité sur l'abîme d'une déshumanisation de plus en plus structurante et structurée demande, en effet, une référence extrêmement forte et rassembleuse: une transcendance ouverte qui appelle au dépassement et à la relation égalitaire entre les humains. Dans le christianisme, cette transcendance est le Dieu de Jésus. Celui qui ne décolère pas devant l'injustice et qui a voulu établir un rapport de liberté et de respect avec l'humanité à travers une alliance fondatrice. Celui dont la solidarité est singulièrement «révélée» par la pratique libératrice du Nazaréen. Un Dieu qui nous invite à lui ressembler à travers nos relations, une communauté de réciprocité, un partage libre et égalitaire.

Le contexte sociopolitique comme lieu théologique incontournable. La dimension contextuelle de notre praxis, comme de notre recherche, est un élément majeur d'une spiritualité de l'action solidaire. Le contexte est beaucoup plus que le cadre géographique de l'action; il est l'espace de vie, de mort, de souffrances et de joies des personnes dont nous nous faisons solidaires. Il est le *texte* principal d'une lecture attentive de la réalité sociopolitique et économique qui est la nôtre. S'enracinant dans la quête spirituelle d'un sens nouveau pour le monde d'aujourd'hui, l'analyse contextuelle entretient la certitude qu'à travers les cris des êtres humains, on peut entendre la voix de Dieu, son appel à la libération. En effet, dans chacun de nos milieux, là où –

selon l'expression du théologien brésilien de la libération Clodovis Boff –, «les choses se mettent en croix» et ressuscitent, on peut reconnaître sa présence agissante.

QUESTIONS À LA SOCIÉTÉ ET À L'ÉGLISE

Dans la conjoncture actuelle, nous sommes conscientes de nous tenir «au-dessus de l'abîme» quand nous parlons d'une spiritualité qui se joue entre deux pôles à première vue contradictoires. D'un côté, l'utopie d'un monde et d'une Église de justice et d'égalité et, de l'autre, le réalisme d'une lecture sociale et ecclésiale lucide et sans faux-fuyants. Il n'y a effectivement rien qui nous dit que tout finira bien... ni pour le monde, ni pour les Églises. Une spiritualité de la solidarité doit être capable de tenir son espérance dans l'intenable (voir le chapitre huit écrit par



Claudia Bernal,
C'est ici le Paradis? V,
2004, eau-forte, aqua-
tinte, pointe-sèche

Guy Côté, «Espérer un autrement du monde»). Cela incite à comprendre l'ampleur de notre responsabilité citoyenne et ecclésiale pour que le changement advienne.

Notre époque adresse de nombreuses questions à la société et à l'Église auxquelles il nous revient de manière urgente d'apporter des réponses. Tout d'abord, la question la plus percutante concernant la société s'exprime à travers un véritable cri. Devant le parcours déshumanisant entretenu par la divinisation d'une économie dévastant les terres, les liens sociaux et la vie elle-même, une indignation

surgit de partout: «Assez!» Assez de ce système dont l'absurdité n'en finit plus de causer des catastrophes humaines, voire cosmologiques. Ce cri de résistance, qui vient du fond même de l'histoire socioreligieuse du Québec, est aujourd'hui éloquemment relayé par les Indignés à travers le monde.

De ce cri découle une autre question fondamentale: quelle conception avons-nous de l'être humain, lui qui est de plus en plus réduit en esclave du dieu «argent», dépersonnalisé, désolidarisé dans son rapport à l'autre et à la nature? Question-clé qui fait monter en nous le sentiment d'une «menace anthropologique multiforme, radicale, insidieuse qui pourrait, dépassé un certain seuil, causer l'irréparable» (voir le chapitre six écrit par Michel Beaudin, «Menace de déshumanisation», p. 205). Elle inspire des pratiques nouvelles imaginées par des groupes partageant la même utopie et la même inspiration spirituelle.

Par ailleurs, réalise-t-on jusqu'à quel point les personnes aux côtés desquelles nous luttons sont, elles-mêmes, de véritables questions vivantes? Ne se montrent-elles pas capables d'une créativité dont le Québec profiterait au plus haut point, si seulement il prenait le temps de les écouter? Ne nous révèlent-elles pas jusqu'à quel point un regard ami enclenche un rapport de confiance et fait entrer en relation avec d'autres dans la lutte pour la justice? Moments spirituels de don à travers lesquels le lien humain se rebâtit, le tissu social se refait et la communauté redevient possible. Dans le christianisme, Dieu ne se rend-il pas présent dans l'histoire chaque fois qu'une personne affairée relève la tête?

Quant à l'Église, n'est-elle pas d'abord et avant tout, atteinte en plein cœur par ces *questions vivantes*? Elle ne peut ignorer l'immensité de leur interpellation. Elle doit se

trouver là où se débattent les crucifiés de notre monde, car ils constituent le lieu ecclésial le plus proche de l'Évangile. S'il est vrai que la mission de libération est la raison d'être de l'Église, aucune des questions posées à la société ne peut lui être indifférente. Il lui est impossible d'accomplir sa mission sans considérer le monde comme un interlocuteur privilégié.

Une question urgente s'adresse à nous tous et toutes en ces termes: le temps n'est-il pas venu de passer de l'acrimonie à la détermination et de vivre un autre projet d'Église? Celui-ci, déjà amorcé, invite à passer d'une colère justifiée à l'égard de l'institution – qui fait mal et ronge notre espérance – au courage de construire différemment.

Un tel projet d'Église devrait penser l'identité chrétienne comme une manière d'être humain à la suite de Jésus, tout en évitant de tomber dans une sorte de mimétisme déconnecté de notre époque. Y seraient centrales une lecture communautaire de la Bible et une réinterprétation des textes en prise sur nos pratiques et nos milieux. Ce projet impliquerait, enfin, de constituer des lieux ouverts à d'autres confessions religieuses, rassemblées autour d'enjeux sociaux communs, fonctionnant selon un mode de participation égalitaire quels que soient le sexe, le statut, le niveau économique, la religion, etc.

Une spiritualité de la solidarité qui entend suivre les traces de Jésus le Nazaréen – un homme pour-les-autres et radicalement libre – ne peut qu'inviter à prendre à bras-le-corps toute l'épaisseur de nos existences de femmes et d'hommes. Sans jamais oublier, cependant, que nos engagements relèvent et relèveront toujours du contingent, de l'éphémère, du passager. Ils sont des actes risqués. Notre discernement ne pourra jamais contrer complètement la fragilité de nos trouvailles et de nos réussites. Tous les efforts d'affranchissement consentis par nos groupes n'en sont pas moins des signes du Royaume de Dieu en cours de réalisation, à la façon « du levain qu'une femme a pris et enfoui dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait levé » (Luc 13, 20-21). ●

Jeter un pont de solidarité sur l'abîme d'une déshumanisation de plus en plus structurante et structurée demande, en effet, une référence extrêmement forte et rassembleuse: une transcendance ouverte qui appelle au dépassement et à la relation égalitaire entre les humains.

CENTRE ST-PIERRE

À L'ÉCOLE DE JEAN Monbourquette



Isabelle D'Aspremont Lyden
Formatrice en relation d'aide et
conférencière

CONFÉRENCE : À chacun sa mission

La mission c'est une aspiration, un rêve qui vient du fond de son Être, du Soi. C'est une poussée à réaliser quelque chose de spécial.

Nous vous proposons l'atelier « Découvrir sa mission », une démarche en trois temps débutant le 30 mars 2012.

Mercredi 21 mars 2012 | 19 h | Coût : 20\$

Réservez tôt | Places limitées
514-524-3561 poste 600
www.centrestpierre.org
1212, Panet, Montréal, H2L 2Y7

